Document généré le 18 mai 2025 15:31

Recherches sociographiques

Annette HAYWARD et Agnès WHITFIELD (dirs), *Critique et littérature québécoise. Critique de la littérature / Littérature de la critique*

Michel Lord

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/056865ar
DOI : https://doi.org/10.7202/056865ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1994). Compte rendu de [Annette HAYWARD et Agnès WHITFIELD (dirs), *Critique et littérature québécoise. Critique de la littérature / Littérature de la critique*]. *Recherches sociographiques*, *35*(2), 273–277. https://doi.org/10.7202/056865ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMPTES RENDUS

Annette HAYWARD et Agnès WHITFIELD (dirs), *Critique et littérature québécoise. Critique de la littérature / Littérature de la critique*, Montréal, Triptyque, 1992, 422 p.

Critiquer un ouvrage où des critiques se sont intéressés à d'autres critiques ou à des postures critiques, voilà qui nous plonge dans la critique à la troisième puissance. Se retrouvent ainsi, dans *Critique et littérature québécoise*, les vingt-huit conférences prononcées lors d'un colloque sur ce thème tenu à l'Université Queen's de Kingston (Ontario) en novembre 1990. Selon les responsables de la publication, Annette Hayward et Agnès Whitfield, « riches en réflexions et en questionnements, les articles réunis dans cet ouvrage constituent autant de coups de sonde aptes à interpeller ceux et celles qui s'intéressent à l'évolution et à la pratique de la critique littéraire au Québec » (p. 15). À mon sens, ce but est atteint, et la lecture de ces 400 pages a quelque chose d'extrêmement stimulant.

Dans la première des quatre parties de l'ouvrage, intitulée « Pratiques de la critique », les auteurs parlent de leur expérience personnelle et de leur cheminement critique au fil des ans et même des décennies. André BROCHU, qui ouvre le débat, expose ses propres déchirements de créateur et de critique, en faisant pencher l'exercice critique tantôt du côté de la création, tantôt du côté apparemment moins enthousiasmant d'un travail qui « exige un labeur soutenu et [qui] s'accommode mal des partages » (p. 23).

Gilles MARCOTTE pose quant à lui le problème en abordant de front la question du jugement critique. Lui aussi se trouve en position inconfortable, hanté qu'il est par la notion sartrienne de « situation » et surtout par l'idée de chef-d'œuvre : la littérature française en comporterait plus, « par la force des choses » (p. 29), que la littérature québécoise. Marcotte ne dénigre pas pour autant la littérature québécoise mais il se montre très critique à l'égard d'une critique trop désireuse de valoriser le corpus québécois : une certaine critique « ne sait plus — ou ne veut plus — faire la différence entre l'éjaculation précoce et le travail de l'écriture » (p. 28). La notion d'écriture souffre ici d'une lacune définitoire qui permet un glissement vers la notion de valeur littéraire. Marcotte répugne à l'idée que cette valeur ne provienne pas d'une propriété interne de l'œuvre (Mais de laquelle ? Il ne dit mot...) et qu'elle tienne exclusivement à sa réception critique, comme le soutiennent certains sociologues.

Louise MILOT reprend le débat presque au vol, en s'opposant à l'habitude fort répandue de faire du texte littéraire un simple reflet « sociétal » (p. 32) ou autobiographique. Elle

rappelle que l'on oublie trop souvent de penser au « statut proprement textuel » (p. 32) de l'œuvre, au « roman comme construction d'écriture » (p. 32). En prenant comme exemple *Les demi-civilisés* de Jean-Charles HARVEY, elle souligne que la critique peut manquer l'essentiel du propos ou même passer à côté en s'en tenant à des généralités ou en faisant fi de l'organisation du discours dans l'œuvre elle-même. Préoccupée de littérarité et de construction discursive, Milot livre ici une réflexion qui remet en cause certaines pratiques dont la visée est de toute évidence moins spécifiquement tournée vers la littérarité. Ce qui l'intéresse, c'est « la mise au jour des liens susceptibles de nous éclairer sur la position du texte face à l'activité d'écriture, celle-ci constituant [...] le premier terrain d'observation que pourrait revendiquer une critique qui se dit littéraire » (p. 35-36).

La première partie de l'ouvrage se termine par la conférence de Patricia SMART qui, d'un point de vue résolument féministe, a l'heur d'entrer en polémique avec le texte de Louise Milot, une partisane de la théorie, alors que Smart avoue : « [J']ai résisté longtemps à la théorie, parce qu'il me semblait qu'elle m'éloignait des œuvres ou les écrasait » (p. 43). Mais du même souffle, elle avoue son penchant pour la théorie féministe. En ce sens, quelques-unes de ses remarques donnent à réfléchir, dont celle où elle soutient que « les procédés de la représentation et de la narrativité [...] reflètent la construction de l'identité masculine à travers les siècles » (p. 41). Je veux bien admettre que certaines formes de représentation masculine ont dominé le discours littéraire, mais je voudrais bien savoir en quoi les procédés de la narrativité seraient du ressort de la masculinité.

Sous un angle beaucoup plus large, Louise DUPRÉ, dont la remarquable conférence, « La critique-femme : esquisse d'un parcours », clôt l'ensemble du livre (bien qu'elle eût pu être placée dans la première partie) fait pour sa part un survol des plus intéressants des courants féministes québécois, dont « le *féminisme radical* » (p. 397), auquel semble appartenir Patricia Smart, et qui « pos[e] le régime patriarcal comme base à l'oppression des femmes » (p. 397). Dupré préfère parler de « critique au féminin », courant dans lequel elle s'inscrit. Dans un sens, elle se situe à égale distance des positions de Milot et de Smart, et un peu en porte à faux avec elles, lorsqu'elle avance 1) que « certains textes de femmes ont été trop tirés vers une lecture idéologique en négligeant le fait qu'il s'agit d'un travail littéraire » et 2) que « le texte est en interaction avec le milieu culturel » (p. 399). Insistant sur la rigueur de l'approche à adopter, Dupré refuse le cantonnement réducteur, invite au décloisonnement critique et à la « recherche créatrice de ses propres modèles » (p. 403). C'est finalement à la pragmatique et à la linguistique de l'énonciation qu'elle pense dans l'élaboration d'une critique au féminin. Dans cette perspective, Dupré rappelle que le décloisonnement des genres fictionnels appelle (a appelé) celui du discours critique, lequel insiste sur le *je* de sa propre énonciation (p. 402). Mais le plus remarquable de cette communication, c'est l'ouverture tous azimuts et l'insistance à rappeler « la précarité de nos certitudes et [...] l'esprit de doute inhérent à toute démarche critique » (p. 404).

Dans les deux parties centrales, intitulées « Vers une histoire de la critique... » et « Questions de réception... », le discours porte sur l'importance de la critique (de la censure faudrait-il dire) au XIXe siècle et sur la réception réservée à certaines œuvres en particulier au XXe siècle. Jacques COTNAM, Maurice LEMIRE et Kenneth LANDRY, membres du projet HILIQ (Histoire littéraire du Québec, de l'Université Laval), de même que Manon BRUNET, s'intéressent au volet historique, tandis que Annette HAYWARD, Jean-Guy HUDON et Pierre

GOBIN s'attachent à définir certaines postures critiques liées aux œuvres de Marcel DUGAS, de Robert DE ROQUEBRUNE et de Michel TREMBLAY (vues par Jean-Claude GERMAIN).

Dans le volet « Vers une histoire... », WHITFIELD s'intéresse, pour sa part, à une période « critique » à tous égards, dans un article intitulé « Frontières critiques : 1955-1965 ». Son approche n'est pas très différente de celle adoptée par les auteurs regroupés dans la toute dernière partie de l'ouvrage, et qui font des « bilans théoriques » en scrutant les lieux de la critique savante. Whitfield s'attache à l'analyse de la production critique de deux revues, *Culture* et *La Revue de l'Université Laval*, et en dégage certains traits d'une époque de transition peu ou pas portée sur la théorie textuelle et sur la critique de la production littéraire québécoise, mais en mouvement vers la reconnaissance du corpus. Ce faisant, elle rappelle que l'obsession du corpus québécois est un phénomène somme toute récent.

Les études portant sur des « Questions de réception... » se situent dans le prolongement du travail de Whitfield, au sens où les chercheurs s'intéressent à des dossiers critiques : toutes les tendances sont réunies et toutes les époques, de la Nouvelle-France (Chantal THÉRY) à l'époque qui est la nôtre (André VANASSE) en passant par des études d'écrivains comme Pierre DE SALES LATERRIÈRE (Bernard ANDRÈS), P.-J.-O. CHAUVEAU (David M. HAYNE), Antoine GÉRIN-LAJOIE (Robert MAJOR), Claude-Henri GRIGNON (Fernand ROY), Anne HÉBERT (Neil B. BISHOP), Hubert AQUIN (Anthony PURDY) et Jovette MARCHESSAULT (Claudine POTVIN). Du nombre de ces communications très fouillées, celles d'André Vanasse et de Robert Major sont particulièrement riches d'enseignements.

Dans « L'éditeur mythographe », VANASSE expose, à ses risques, sa stratégie d'éditeur en montrant à quel point le soin apporté au paratexte de la quatrième de couverture (de Christian MISTRAL et de Louis HAMELIN, entre autres) a porté fruit. Avec citations à l'appui, il démontre que la critique, journalistique à tout le moins (Réginald MARTEL en tête), y a trouvé sa pâture et s'en est souvent servi presque à la lettre pour asseoir son jugement critique (jugement dithyrambique puisque le journaliste fait des emprunts marqués au discours promotionnel de l'éditeur). Il y a quelque chose d'affolant à voir fonctionner le discours de l'un dans le discours d'autrui et à assister au dévoilement de la mécanique et de l'effet pervers de certains paratextes littéraires dont la visée est d'abord publicitaire.

Dans une tout autre perspective, qui rappelle celle de Milot, MAJOR offre, quant à lui, une excellente mise en relation de plusieurs vagues de critiques qui ont surgi autour de *Jean Rivard*, à sa parution, lors du centenaire de la naissance de son auteur en 1924, puis dans les années 1960. Au moment de sa parution au milieu du XIXe siècle, *Jean Rivard* est reçu comme le récit d'un « homme de changement », d'un « conquérant » qui quitte sa paroisse, son clocher, sa famille, pour aller fonder une ville nouvelle. En 1924, en pleine ère agriculturiste, la critique officielle s'approprie l'œuvre pour en faire un modèle d'attachement à la terre. Pendant la Révolution tranquille, il se produit un phénomène assez étrange : la critique passe par le détour de la critique terroiriste pour dénigrer l'œuvre et lui dénier même toute valeur littéraire. On mesure là encore toute la puissance du discours critique. Retournant à l'œuvre elle-même, Major montre qu'en fait les deux dernières vagues critiques étaient dans l'erreur et que les contemporains de Gérin-Lajoie avaient vu juste. Major va même plus loin en affirmant que le modèle de l'œuvre, c'est « le modèle [...] américain, facile à reconnaître » (p. 239), celui du pionnier conquérant qui ne valorise justement pas le repli sur soi autour du clocher, mais le risque et le goût de faire fortune. Seule ombre au tableau : l'utilisation que fait Major, pour appuyer sa thèse, de l'Avant-propos,

donc du paratexte de Gérin-Lajoie lui-même. Major soutient que, dans ce paratexte, « l'auteur n'autorise qu'une seule interprétation de son roman » (p. 235). Étrange cette idée voulant que l'auteur soit la seule personne autorisée à déterminer le sens de son œuvre. Mais cette position trouve sa contrepartie trente pages plus loin, sous la plume de Neil BISHOP qui, parlant du discours d'Anne HÉBERT sur son œuvre, souligne qu'elle s'est contredite : « Nous répondrions [dit Bishop] que le sens d'un texte littéraire est inévitablement pluriel, n'appartient ni à l'auteur ni à un lecteur donné, ne surgit et n'existe que dans les rencontres entre le texte et ses lecteurs » (p. 264).

Dans les « Bilans théoriques » de la dernière partie du recueil, on peut mesurer les hauts et les bas des pratiques actuelles : Jacques PELLETIER montre la variété que l'on trouve dans le champ de la critique sociologique, alors qu'Antoine SIROIS, tout en expliquant les fondements de la mythocritique telle qu'il la conçoit, doit admettre qu'elle n'a pas encore donné beaucoup de fruits au Québec. De même en est-il de la psychanalyse textuelle, selon Francine BELLE-ISLE, qui constate, avec Agnès Whitfield, que la psychanalyse textuelle est « "*marginale*" et "*marginalisée*" » (p. 361) au Québec et au Canada français. En étudiant la production de certaines revues savantes, elle a découvert qu'il y a des façons plutôt étranges de travailler dans ce domaine : bien faire, mal faire, faire un peu et être forcé de faire de la psychanalyse textuelle. Elle n'ose pointer du doigt les critiques malfaisants — comme quoi il est difficile de critiquer des collègues — mais elle invite à quitter les « démonstrations nébuleuses » et à « comprendre la parole, au plus près des mécanismes de langage propres à dire l'inconscient » (p. 367). Dans ce sens, elle rejoint les tenants d'une « poétique » fondée sur une étude de l'imaginaire, qui prendrait appui sur la linguistique de l'énonciation.

Les articles de Pierre HÉBERT, sur « La narratologie au Québec (1967-1987) », et de Gilles THÉRIEN, sur les « Grandeurs et misères de la sémiotique » prennent le relais de l'article de Whitfield dans le sens où ils montrent que les chemins de la critique ont changé radicalement dans les années 1960, sous la poussée de la mode structuraliste. Comme Belle-Isle, ils utilisent comme base d'analyse les revues universitaires (*Études françaises*, *Études littéraires* et *Voix et images*). Ils doivent convenir que la pratique sémiologique est relativement peu répandue, en dépit de ce que l'on aurait pu croire. Le constat de Hébert est dur : « [I]l faut remarquer [...] la pauvreté relative de la réflexion théorique en narratologie, de même que le peu d'intérêt pour la création de modèles d'analyse » (p. 380). Fuyant les explications faciles, Hébert constate toutefois, comme Marcotte, l'« obsession [bien québécoise] du corpus », qui aurait « fait écran à la réflexion théorique » et il se demande si « l'importation de méthodes satisfait les besoins de l'analyse » (p. 380). Il s'agit ici ni plus ni moins que d'une invitation pressante à tous les chercheurs de travailler dans ce sens, d'autant plus qu'il signale le décalage du Québec par rapport au Canada anglais qui, lui, possède ses lieux de réflexion théorique. À une exception près, qui semble confirmer la règle : la revue *Protée*.

Gilles Thérien, dans son panorama de la critique sémiotique au Québec, précise d'ailleurs au sujet de la revue *Protée* que « ce n'est qu'en 1985 qu'elle indiquera, par voie éditoriale, le privilège qu'elle entend accorder à la sémiotique » (p. 389). Comme son titre le dit bien, « Grandeurs et misères de... », Thérien insiste sur les extrêmes de la sémiotique, c'est-à-dire sur ses qualités intrinsèques, mais aussi sur ses « généralisations excessives comme "tout est récit", "la signification est dans la structure" » (p. 392), et sur la soi-disant « magie des

grilles, qu'elles soient rectangulaires, triangulaires, voire hexagonales » (p. 392), dit-il non sans humour. Bref, il en vient à énoncer ce qui est apparu à plusieurs, depuis quelques années, comme une bouffée d'air frais : « L'entreprise impérialiste de la sémiotique est révolue [...] Si c'était cela la mode, je dois avouer bien candidement, poursuit-il, que je suis le premier à me réjouir de sa disparition. » (P. 392.) Ce qui est remis en cause ici, ce n'est pas la sémiotique en tant que discipline, mais son caractère impérialiste. Avec bonheur cependant, Thérien constate que, à bien des égards, la sémiotique est assimilée et que « les littéraires que nous sommes n'ont plus besoin de signaler les emprunts théoriques, la liste des pères fondateurs ou les graphiques en forme de logo » (p. 393). Finalement, pour Thérien, il n'y a donc pas lieu de parler de catastrophe, bien que tout reste à faire, en ce sens qu'il faut maintenant passer à « une épistémologie qui rende compte à la fois de la nature des faits littéraires et surtout des procédures que nous utilisons pour les saisir et les expliquer » (p. 392). Les vœux de Hébert et de Thérien, de même que ceux de Dupré, de Belle-Isle et de Milot, se rejoignent en fin de parcours, puisqu'il s'agit au Québec d'instaurer un champ de recherche axé sur « la création de modèles d'analyse » (HÉBERT, p. 380), que cela passe par une science du discours ou par une autre.

Dans plus d'un sens, c'est à une critique à une N^ième^ puissance, à une forme de dialogisme critique, à la rencontre conflictuelle, mais toujours bénéfique, des approches, des méthodes, des lectures de toutes sortes que nous convie *Critique et littérature québécoise*, qui marque d'une pierre blanche la réflexion critique au Québec.

Michel LORD

Erindale College,
Université de Toronto.

Jacques PELLETIER, *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, Montréal, Vlb éditeur, 1991, 237 p. (Essais critiques.)

Jacques Pelletier tente dans cet essai de répondre à la question suivante : quel rapport les productions littéraires québécoises entretiennent-elles avec la question nationale (p. 11) ? La réponse est dès le départ partiellement connue puisque les trois écrivains retenus partagent le commun dénominateur de l'engagement dans la lutte pour l'indépendance nationale. Il s'agit en effet de Jacques GODBOUT, Victor-Lévy BEAULIEU et André MAJOR, qui thématisent chacun à sa façon la question nationale et la problématique de l'engagement.

Considérant les textes comme des productions individuelles se situant dans une conjoncture (littéraire, culturelle et politique), Pelletier reporte cette conception au niveau méthodologique : il construit son analyse en deux temps, soit d'abord une analyse structurelle et thématique, puis une analyse contextuelle. Et c'est en postulant que les romans sont des révélateurs d'une époque et des enjeux qui la traversent que l'auteur nous convie à regarder tour à tour les œuvres des trois écrivains retenus.

Pelletier démontre d'abord comment l'idéologie nationaliste structure l'œuvre de Jacques Godbout. Si ses deux premiers romans ont pour toile de fond le rapport colonial, c'est la problématique de l'identité qui revient le plus fréquemment chez Godbout. L'affirmation